viennent!...» Invinciblement cet esprit sérieux, et tout rempli de ce que M. Scherer, dans une pénétrante étude, appelle si justement «l'adoration soumise de la nature,» aboutit à transfigurer en événements de vie morale tout ce que le paysage lui offre d'aspects pourtant bien connus. Le soir, au coin du feu et dans la sécurité de son foyer domestique, il lit, il rêve : «Rêver et lire, l'un et l'autre est un monde...» Et, dans ces rêves, de menus et familiers détails lui reviennent avec leur naïveté, parfois avec leur trivialité puérile. Mais comment cette trivialité lui serait-elle rendue perceptible, mêlée qu'elle est pour lui à l'universel mystère du monde et de la destinée? Parfois aussi, c'est en un frisson tragique que se résolvent ce qu'il appelle quelque part les «questions obstinées du cœur.» Le sage aperçoit indistinctement par delà son bonheur actuel les malheurs et les crimes de ses frères d'aujourd'hui et d'autrefois, et il écrit de beaux et tristes fragments de philosophie poétique, comme ce sonnet à la rivière Duddon :

D'où vint-il et pourquoi, le premier être humain
Qui découvrit un jour cette obscure vallée,
Et penchant son front las sur la source isolée
But un peu de cette eau dans le creux de sa main?

Était-ce pour tuer qu'il suivait ce chemin
Dont les oiseaux prenaient devant lui leur volée,
Ou bien s'enfuyait-il d'une fuite affolée,
Et le jour qu'il vint là fut-il sans lendemain?

Pas de voix qui réponde au ciel ou sur la terre;
Et toi, si tes flots bleus ont connu ce mystère,
O source murmurante, ils ne le diront pas.

Ton rôle, ô source fraîche, est d'être pure et douce,
Et de nous consoler des crimes d'ici-bas
Au bruit de tes flots bleus épanchés sur la mousse.

VIII

Il en est des paysages comme des autres excitants : haschisch ou littérature, amour ou musique. La suggestion qu'ils procurent est toute personnelle et varie avec le rêveur. Alchimistes de la nature comme de l'art, nous passons l'une et l'autre au creuset de notre cœur, et jamais un même métal ne sort de deux de ces creusets vivants. Je me complais, quoique ce soit passablement irrespectueux, à comparer mes associations d'idées d'écrivain parisien de 1882 à celles que le grand poète moraliste formait devant les paysages du gracieux district. Je les regarde les uns après les autres, ces lacs dont la transparence bleuâtre lui représentait une vie reposée dans le devoir, et je songe à des yeux de femmes que j'ai connus, bleus de ce bleu changeant, tour à tour assombri et pâle... Devant les murs de ces cottages, que des revêtements de clématites tapissent de leurs fleurs violettes et par devant lesquels verdoient des pelouses lustrées, je me souviens de la retraite, anglaise aussi et mystérieuse, où un de nos amis avait caché, après l'avoir enlevée à son mari, à ses enfants et à son monde, cette Mme de N..., si touchante de beauté mélan-

CAPILLA ALFONSINA

colique et dont le sourire désabusé semblait prévoir son abandon, même dans son bonheur. L'abandonnée vit maintenant toute seule dans un château perdu parmi des étangs immobiles et glacés comme son cœur d'aujourd'hui... Je marche le long des rivières qui, tantôt ouvertes en marais et tantôt resserrées en ruisseaux, coulent entre des rideaux d'arbres élancés. Tous ces arbres teintent de leur reflet vert et tremblotant cette eau brune et lente, et je songe à un album japonais où plusieurs paysages sont représentés, ainsi aperçus seulement dans leur reflet. Cet album repose sur la table d'un petit salon dont la porte-fenêtre ouvre sur un jardin. Il est souvent feuilleté par les mains de la dame du petit salon, et si l'une de ces mains n'avait pas un anneau d'alliance à un de ses doigts, peut-être quelqu'un que je connais trop n'aurait pas dépensé sa vie à tant de curiosités et de si coupables. C'est une belle main que cette main qui porte l'alliance, et l'autre aussi est belle, et toutes deux son effilées, spirituelles, et loyales sans doute, et incapables d'avoir jamais menti d'un de ces mensonges muets qui sont les serrements furtifs, d'un de ces mensonges hardis qui sont les billets de rendez-vous, d'un de ces mensonges timides qui sont les frémissements sous une caresse trop prolongée. Il n'y a pas de mains au monde pourtant qui me semblent plus cruelles et plus perfides, ce qui ne les empêche certainement pas de tourner les feuillets de l'album avec une émotion esthétique... Elles n'ont pas tort : rien qui soit plus délicat, rien

qui ait une beauté d'art comme un reflet. C'est la réalité, ce reflet, mais la réalité vue à travers le rêve. C'est la couleur, mais adoucie, comme dévêtue de matière. C'est surtout, pour l'imagination du songeur, comme une sensibilité donnée aux insensibles choses : ne paraît-il pas qu'un esprit de tendresse unisse à l'eau de la rivière qui passe cette image des arbres qui ne passent pas, et que cette image soit reçue comme une caresse en même temps qu'elle est donnée comme un désir?...

D'autres fois, l'horizon s'ensauvage, comme dans la route de Grasmere au lac de Coniston. Le col d'Oxenfell mord sur une crête plantée de sapins obscurs. Des ondoiements démesurés de hautes fougères foisonnent dans la lande où la route tourne, et, dans une des vallées, tout au fond, les deux fragments du lac d'Elterwater reposent, à jamais séparés par la verte lande que le desséchement progressif du lac a laissée surgir. Pourquoi ces deux lacs, — car ce sont deux lacs maintenant, — ainsi endormis l'un à côté de l'autre, et condamnés à ne plus mêler leurs eaux, m'ont-ils rappelé, une ancienne histoire, une très ancienne et très banale histoire d'un sentiment méconnu? Et pourquoi ai-je aperçu, marchant parmi les digitales pourprées et les bruyères rosées, par les sentiers tendus de fils de la Vierge, deux êtres dont l'un a fait souffrir l'autre autant qu'on l'avait fait souffrir lui-même?

IX

LES DEUX LACS

Par un doux, par un tiède et blanc matin d'été,
Les deux amants erraient sur le coteau planté
De noirs sapins géants et de fins bouleaux pâles,
Et la claire rosée argentait leur chemin
Tandis qu'ils regardaient, en se tenant la main,
Deux lacs au fond du val bleuir, mortes opales.

Lui disait : « Ces deux lacs jumeaux, regarde-les
« L'un à côté de l'autre et pourtant isolés,
« Dormir au même bruit des roseaux de leurs rives?... »
Elle pensait : « Ainsi certains cœurs ici-bas
« Sont tout près l'un de l'autre et ne se mêlent pas. »
— Mais il ne voyait pas ses prunelles pensives.

Il disait : « O mystère! As-tu vu tour à tour
« Les deux lacs s'assombrir et luire avec le jour,
« Et l'infini du ciel descendre dans cette onde?... »
Elle pensait : « Ainsi ta joie ou ton tourment
« Font triste ou radieux mon cœur, miroir aimant. »
— Mais il ne savait rien de cette âme profonde.

Il disait, lui montrant les fougères des bois :
« On croirait des bijoux découpés par les doigts
« D'un ange paresseux qui les jette à la terre... »
Elle pensait : « Il est une céleste fleur
« Délicate et si frêle, elle croît dans mon cœur. »
— Mais il ne cueillait pas cette fleur solitaire.

Il disait : « Entends-tu, comme sous ce grand ciel
« Languissamment voilé, s'est alangui l'appel
« Que la cascade en pleurs jette dans la vallée?... »
Elle pensait : « Il est des pleurs plus sanglotants,
« Plus étouffés, plus sourds, et que seule j'entends. »
— Mais te comprenait-il, ô femme inconsolée?

Il oubliait, devant ce paysage heureux,
Et lui-même et la vie, et ton cœur amoureux.
Et toi, tu ne voyais que lui dans la nature,
Que lui, qui ne songeait qu'aux choses sans désir,
Aux choses que jamais l'homme n'a pu saisir.
Un baiser eût guéri ton cœur qui se torture.

Il ne te donna pas ce baiser souhaité;
Et ce doux, et ce tiède et blanc matin d'été,
Sous les sapins géants et sous les bouleaux pâles,
Vous voyait cheminer côte à côte, et tous deux,
Tous deux plus séparés que les deux beaux lacs bleus
Qui dans le fond du val dormaient, — mortes opales.

X

Et vraiment, c'est un étrange mystère de ce monde énigmatique où nous passons, comme dit Carlyle : *through mystery to mystery*, d'un mystère à un autre mystère, que cette solitude de nos impressions qui nous fait interpréter dans des sens si différents les mêmes silences des horizons. Ce bizarre Quincey, — cet ami de Wordsworth que je citais tout à l'heure, — en est un exemple remarquable. Il habitait un cottage, lui aussi, au bord de ce même lac de Grasmere. Lui aussi voyait du haut de sa terrasse le paysage d'eaux et de prairies. Pour lui, comme pour le poète, le magique esprit des beaux soirs donnait au ciel les pâleurs de la turquoise, à l'eau du lac l'intensité du saphir, aux herbes des gazons l'éclat de l'émeraude, aux ru-

CAPILLA ALFONSINA

bans des ruisseaux les étincellements de l'argent clair. Quincey admirait cette féerie de l'heure, mais rien ne lui valait l'enchantement dangereux que lui procurait son vice favori : l'ivresse de l'opium, et il quittait la terrasse et son paysage pour rentrer dans sa bibliothèque et boire du laudanum ou manger quelques grains de la divine substance qu'il a célébrée dans ce morceau mystique : « O juste, ô subtil, ô universel conquérant ! Opium ! Toi qui, pour les cœurs du riche et du pauvre également, pour les blessures qui ne veulent pas guérir, pour les angoisses du chagrin qui poussent l'esprit à se rebeller, apportes un baume consolateur ! Eloquent opium, toi dont la puissante rhétorique apaise les accès de rage, plaide efficacement pour la pitié douce, et rappelle, durant le céleste sommeil de la nuit, à l'homme coupable, les visions de son enfance et ses mains pures de sang... — tu bâtis, sur le mur des ténèbres, des églises, des cités supérieures à l'art de Phidias et de Praxitèle, plus resplendissantes que Babylone et que Thèbes, et parmi l'anarchie des rêves sans fin, tu évoques à la lumière du soleil les faces de beautés depuis longtemps ensevelies, et des figures familières, nettoyées du déshonneur du tombeau. Seul, tu prodigues ces trésors aux hommes, et tu tiens les clefs du Paradis, ô juste, ô subtil, ô puissant opium !... »

Voici qu'après beaucoup de courses dans les montagnes et autour des lacs, — après une ascension sur le sommet de Fairfield d'où l'on découvre Grasmere et Rydal, Windermere et Coniston et

l'Ullswater et d'innombrables petits lacs, coupes de lumière bleuâtre sous le bleu vaporisé du vaste ciel, — après une promenade dans la vallée d'Yewdale, carrée et verte entre les parois escarpées de montagnes, — après un pèlerinage à la vieille abbaye de Furness, dont les sveltes arceaux s'enguirlandent de lierre, — après une visite à Easdale Tarn, étang immobile dans sa vasque de forêts, — la pluie est venue, intarissable, et le vent, et l'impossibilité de sortir. Dans la solitude morne de l'hôtel vidé de ses voyageurs, je passe un après-midi à boire du thé trop noir et à lire, comme un conte des *Mille et une Nuits*, le livre singulier d'où ce fragment est tiré, ces « confessions d'un mangeur d'opium », que Quincey écrivit, après avoir accompli le grand œuvre de son « triomphe », comme il disait lui-même. Il avait enfin, — pour un temps, hélas ! — terrassé le démon qui l'avait tenu si longtemps dans son esclavage. Rien de plus explicable d'ailleurs que cette possession, si l'on considère que Quincey devait trouver dans les rêves de l'opium un plaisir en harmonie avec la tendance habituelle de son esprit. C'était un homme naturellement visionnaire, convaincu, comme Shakespeare, que « nous sommes faits de la même étoffe que nos songes, » et, comme Carlyle, que « dans l'être de chaque homme et de chaque chose se dérobe un ineffable, un divin mystère de splendeur, d'étonnement et d'épouvante. » Quincey disait encore qu'il ne pouvait vivre sans mystère, et son existence excentrique et solitaire avait exagéré

gracieuse de porter sa tête. Oui, j'ai espéré la revoir, — aujourd'hui, je le redoute, — et sa toux, qui me tourmentait quand nous nous quittâmes, est maintenant ma consolation. Non, je ne souhaite plus de la revoir, mais je pense à elle doucement et tristement, comme à une depuis longtemps couchée dans le tombeau, — dans le tombeau, ah! je le voudrais, d'une Madeleine, arrachée à ce monde avant que les injustices et les cruautés n'eussent corrompu sa fine nature, — avant que les brutalités des ruffians n'eussent achevé la besogne commencée!...»

XI

Un peu du sentiment que nous éprouvions, nous autres, Parisiens endurcis, pour la petite sœur de la grande Aline, touchait sans doute le cœur de l'essayiste anglais lorsqu'il se souvenait de la petite Anne, — tant il est vrai que toutes se donnent la main à travers les espaces et les temps, de ces pauvres créatures, délicates et gracieuses, qu'une destinée de mélancolie voue irrémissiblement aux travaux de l'amour vendu et aux exploitations du libertinage féroce. Avec ses yeux fins, son sourire craintif et contracté, avec l'enfantine candeur de son mince visage, toujours la bohémienne d'Oxford street revenait devant les regards hallucinés

de Quincey, lorsqu'il était ivre d'opium. C'était beaucoup et beaucoup de jours après. Quincey, marié et père, était établi au bord du lac de Grasmere. Il avait trente-deux ans, et sa puissance intellectuelle était déjà remarquable, lorsque, à la suite de mystérieux chagrins, il devint «un régulier, un confirmé mangeur de ce bienfaisant opium», jusqu'à prendre, dit un de ses biographes, trois cents grains d'opium solide par jour ou huit mille gouttes de laudanum. — Cela équivalait au contenu de sept verres ordinaires. — Alors commençait le travail du grand poison psychologique, travail dont la *Confession* nous raconte les étranges phases. La puissance créatrice de l'œil s'exagérait jusqu'à projeter les formes plus réelles que la réalité même sur le champ obscur de la vision. Une anxiété saisissait le visionnaire. Le sentiment de l'espace et celui du temps s'exaltaient démesurément, et l'homme apercevait dans un éclair d'innombrables détails, tous séparément et tous à la fois, comme les gens qui se noient aperçoivent, prétend-on, leur vie entière, rangée devant eux, dans ses détails aussi et dans son ensemble. Et l'ivresse s'achevait en une si épouvantable oppression du cœur, que le malheureux se réveillait en s'écriant parmi des sanglots : «Je ne dormirai plus jamais!» — pour recommencer le lendemain.

Dans ces visions s'entremêlaient, avec le souvenir de la petite fille d'Oxford street, le souvenir des grandes luttes parlementaires anglaises et le souvenir plus lointain des magnificences ro-

maines. Quincey, bon humaniste et d'une délicatesse scrupuleuse d'oreille à l'endroit du style, — jusqu'à se torturer comme notre Flaubert pour donner à son style ce qu'un critique anglais appelle la *prononciabilité*, — ce Quincey, qui connaissait Rome d'une connaissance profonde et qui écrivit un livre sur les Césars, — était un lecteur assidu de Tite-Live. Il admirait beaucoup cet incomparable artiste en prose dont les périodes, à la fois opulentes comme celles de Cicéron mais sans luxuriance, et serrées comme celles de Salluste mais sans sécheresse, rappellent l'ordonnance ample et précise d'une légion en marche. Un esprit plane sur ces périodes, comme il planait sur la légion : la foi religieuse dans la Ville Eternelle, et cette foi s'incarne, elle prend figure dans le dépositaire momentané du génie de la Ville : le Consul. Tite-Live écrit ces deux mots : « Consul Romanus, » avec une vénération visible, et ces deux mots sont aussi pour Quincey l'occasion d'une rêverie indéterminée. Durant son ivresse d'opium, soudain il entend une voix qui les prononce, et déjà une frise grandiose se développe, ininterrompue. Les soldats défilent, traversant les neiges des Alpes ou les sables de la Libye, avec leur visage immobile de vieux ouvriers de guerre, et le Consul apparaît : « C'était Paulus, c'était Marius, en splendide manteau de combat, entouré d'une compagnie de centurions. La tunique de pourpre était portée à la pointe d'une lance et la grande acclamation des légionnaires retentissait. »

D'autres fois, c'était l'apparition d'un Malais dont le souvenir se rattachait à un inexplicable épisode de la vie du grand essayiste. Ce Malais, en effet, s'était un jour présenté, sans que l'on sût d'où il venait, ni pourquoi, dans le cottage de Grasmere, et il s'en était allé « après avoir absorbé d'opium », disait Quincey qui s'y connaissait, « de quoi foudroyer une demi-douzaine de dragons et leurs chevaux. » Ce Malais, pourtant, n'était pas mort de cette dose formidable, et dans les cauchemars du pauvre Quincey, toujours, à une certaine minute, l'image revenait de ce visiteur au teint de cuivre, arrivé d'un coin perdu de l'extrême Orient. Avec cette image se déployait le cortège des associations d'idées asiatiques. Les jungles de l'Inde laissaient passer les bêtes monstrueuses. Des végétations gigantesques fourmillaient parmi les ruines des temples anciens, consacrés à des divinités d'épouvante. Des serpents se levaient, dardant leur langue et sifflant avec des colères mortelles... Puis la vision changeait, et l'antique Egypte s'ouvrait avec ses pyramides, où le Voyant se sentait enseveli depuis des siècles au milieu des momies royales et parmi les lamentations de crocodiles... Et la vision changeait encore, remplacée par un rêve épouvantable entre tous. Quincey s'apercevait subitement englouti dans d'opaques ténèbres, où des sonneries de clairons tintamarraient, où des cris de guerre se prolongeaient. Le halètement d'une multitude en proie à une terrible bataille montait dans cette nuit. Le Voyant savait que

cette bataille était suprême. Qui donc la livrait, et pourquoi? Le Voyant l'ignorait, mais il comprenait que le salut de tout ce qu'il aimait au monde était en péril... Puis une déroute remplissait l'immense nuit. Des visages de femmes s'éclairaient d'un rayon subit qui montrait leur pâleur de mort. Des paroles d'éternel adieu tombaient de leurs bouches désespérées, — et l'angoisse sans nom de l'Irréparable étreignait le cœur du malheureux qu'écrasait un poids d'agonie.

XII

Quincey guérit, par un effort héroïque de sa volonté; puis il retomba, il guérit encore, et il vécut ainsi jusqu'à soixante-quinze ans, publiant des essais de tous ordres : confidences personnelles, comme les *Confessions* ou les *Suspicia de profundis* qui leur font suite, — dissertations de politique, de théologie ou d'économie, — paradoxes étranges, par exemple sa célèbre étude sur le *Meurtre considéré comme un des beaux-arts*, — fantaisies de prose lyrique, comme ses *Trois Dames de douleur*, ou sa *Vision de la mort subite*. Cet écrivain souvent emphatique, souvent bizarre, parfois sublime d'énergie expressive, que son portrait nous représente avec des yeux brouillés d'un songe éternel, a sa place parmi les Suggestifs par

l'abondance de ses idées, la richesse de ses connaissances, l'originalité de ses formules et l'au-delà de ses intuitions. C'était une âme complexe d'artiste, de métaphysicien, et ses *Confessions* l'attestent, de psychologue raffiné. Comme le hasard a de ces ironies, c'est par les pages de ses *Confessions*, autant dire par le bienfait de son terrible vice, que ce grand travailleur, qui a si durement reproché son immoralité à Gœthe, a des chances d'être immortel. Mais les vices des poètes ne sont-ils pas souvent une expérience qu'ils tentent sur la créature humaine dans leur personne? Et qui donc se désintéresserait de l'expérience tentée par Quincey, j'entends de ceux qui n'ont pas entièrement perdu la notion que tout n'est pas explicable dans le monde?

Tout le problème de la destinée n'est-il pas enveloppé, en effet, dans le problème de l'ivresse et de ses «Paradis artificiels», comme disait profondément Baudelaire?... Jetés brusquement dans cet univers démesuré qui nous assiège de tant d'impressions confuses, que connaissons-nous de lui, sinon l'idée que nous nous en formons? L'Idée, c'est-à-dire une image flottante qui, dans la nuit de notre cerveau, prend continuellement la place de la réalité absente. Des événements de notre existence, une fois traversés, que nous reste-t-il? Une Idée. De nos peines les plus passionnément éprouvées? Une Idée encore. De la femme la plus aimée et pendant les heures où elle n'est pas là, que possédons-nous? Une Idée. — Nous allons ainsi,

chacun emprisonné dans un cercle personnel de fantômes, et toujours séparés de la réalité insaisissable par les abîmes que le démon du Temps et celui de l'Espace creusent implacablement entre notre désir et les objets de notre désir, entre notre haine et les objets de notre haine. Le mathématicien Descartes, en une heure de fantaisie digne d'Edgar Poë, se demandait ce que serait un monde où tous les corps nous fuiraient, — symbole de cet univers de ténèbres qui nous fuit d'une fuite éternelle; et nous y demeurerons solitaires, face à face avec une hallucination peut-être? Puisque nous ne connaissons les objets que par l'Idée que nous nous en formons, ne sommes-nous pas semblables à un orphelin qui n'aurait jamais vu de son père et de sa mère que des portraits, et qui, dans l'impossibilité de comparer les portraits aux modèles, doute de la ressemblance et en doutera toujours?... Qu'importe, d'ailleurs, que nos Idées soient ou non des mensonges, puisque la Science nous démontre que, même lucide, même valable, notre raison doit s'arrêter devant le gouffre de l'Inconnaissable? Ah! que nous voudrions quelque chose de réel, de définitif et d'éternel pour nous y appuyer à jamais!... Stérile désir!

Quand on a la tête façonnée d'une certaine manière métaphysique, comment ne pas se demander s'il ne vaudrait pas mieux, puisque cet univers n'est qu'illusion invincible et invérifiable apparence, en prendre son parti une fois pour toutes, et courageusement exagérer en soi le pouvoir de se

repaître d'illusion et de vivre d'apparence? L'Inde a fait ainsi, et, somme toute, que faisons-nous d'autre, avec moins de poésie et de sincérité, nous, écrivains, qui nous grisons de littérature et substituons aux sensations directes les sensations écrites? Que fait-elle d'autre, la femme agenouillée dans le silence d'une église et qui, contemplant le corps ensanglanté du Rédempteur, sent profondément que le drame de la vie actuelle n'est que le prologue d'un drame invisible qui se joue là-haut? Que fait-il d'autre, le savant qui combine des formules sur le papier et pour qui ses chiffres représentent les forces essentielles de la nature en mouvement? L'opium, le haschisch, et, à un degré moindre, l'alcool, sont une manière de se procurer cette clef d'un songe plus intense, — clef magique et consolatrice que les beaux-arts et la débauche, la science et le jeu, prêtent pour quelques instants à leurs dévots. Les songes sont des mensonges, dit le proverbe. Mais lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement, pour de trop rares minutes, de notre passé, d'obscures clartés devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie rêvée? Qui le dira, sinon le Juge qui nous jugera peut-être plus sur nos rêves que sur nos actions, — car ces actions ce n'est pas nous toujours et nos rêves, c'est le moi de notre moi, l'être de notre être.

XIII

La solitaire et calme semaine que je passai ainsi à Ambleside, entre les beaux paysages et mes pensées, prenant des livres pour réfléchir et regardant de tous mes yeux mes commensaux de la table d'hôte anglaise où je m'asseyais deux fois par jour, à neuf heures du matin et à sept heures du soir! Avant chaque repas, un clergyman âgé, qui occupait la place d'honneur, se levait, rempli de bonhomie à la fois et de dignité dans sa lévite noire. Il récitait une prière. Des personnages automatiques, avec un visage d'un pourpre d'apoplexie, arrosaient gravement de sauce brune les larges tranches de saumon grillé, et, gravement, buvaient du champagne sec à pleine coupe blanche, ou du claret rouge dans des verres roses. Des jeunes gens échappés de l'Université se tenaient raides, minces et sérieux dans leur veston d'une étoffe à carreaux contrariés. C'étaient aussi des dames au chignon serré, aux dents trop longues, aux joues couperosées. C'étaient des jeunes filles d'une délicate apparence de teint avec ces beaux regards d'antilope que Byron aimait. On imagine ainsi l'Imogen idéale de *Cymbeline* : « Je parfumerai ta tombe des plus belles plantes, » dit le jeune homme qui la pleure; « il ne te manquera ni la fleur qui ressemble

à ton visage, la pâle primevère, ni la jacinthe azurée comme tes veines... » Ces anges de la table d'hôte avaient une façon délicate, gracieuse et séraphique, de manger des œufs au jambon ou du gigot à la confiture. Et tout ce peuple, peu bavard, hâtif et sanglé, était servi par des garçons en habit que dirigeait un majordome d'une physionomie prodigieusement pareille à celle de lord Beaconsfield.

C'est que le démon des ressemblances, l'étrange démon qui nous force à retrouver la vie dans la vie et le passé dans le présent, s'asseyait, à côté de moi, à la table d'hôte anglaise. L'insidieux démon détournait mes yeux du frais paysage vert qui se dessinait par la baie de la grande fenêtre. Il me fallait contempler, l'un après l'autre, mes compagnons d'appétit, et rechercher dans leurs regards, dans leurs sourires, dans leurs ports de tête, des regards, des sourires et des ports de tête déjà vus. Des noms me revenaient alors de personnes que j'avais connues dans d'autres lieux et dans d'autres temps. De bizarres analogies s'imposaient à mon observation, aboutissant à de non moins bizarres identités. Tel de ces Anglais et de ces Anglaises, une fois que j'avais découvert son Analogue dans mes souvenirs, devenait le prétexte d'un travail psychologique des plus compliqués. Patiemment et minutieusement, j'allais décomposant cet être. Je recherchais ce que les habitudes anglaises avaient déterminé en lui de caractères spéciaux. Puis je supposais le même personnage né

en France. Au lieu de la tenue britannique, je lui donnais notre laisser-aller à demi méridional. Je le voyais soumis à la pression de nos mœurs démocratiques et à la grande incertitude de notre société. Je l'imaginais débarrassé du frein religieux et abandonné à notre scepticisme. Je changeais ses lectures et son hygiène, ses préjugés et sa cuisine. Je remaniais ainsi sa physionomie et sa physiologie, comme dans nos nuits de mauvais sommeil nous composons le roman posthume, si l'on peut dire, de la destinée que nous aurions eue si une ou plusieurs circonstances eussent été autres. Et cette série d'hypothèses s'achevait toujours sur cette question, enfantine et inévitable, à laquelle je répondais tantôt par un oui, tantôt par un non. « La créature humaine vaut-elle mieux ici que de notre côté du détroit?... »

XIV

Le dernier de ces dîners méditatifs est achevé. Je dois partir demain pour Keswick; et, sans plus me soucier de la bonté comparative des civilisations anglaise et française, je me promène en barque sur le lac de Windermere et dans la baie de Pull Wyke, dont les bords, garnis de noirs sapins, de chênes sombres et de bouleaux légers, baignent dans la pourpre décolorée du ciel du soir.

Sur l'eau morte du lac, des îlots surgissent, qui ne sont que des mottes de gazons. Le batelier a relevé ses rames, et la muette sérénité des choses est surnaturelle de douceur pénétrante :

C'est l'heure taciturne et tendre, l'heure lente
Du crépuscule blanc d'un jour voilé d'été.
Mais l'horizon que ferme une ligne sanglante
Jette un rose reflet sur le lac argenté.

Des profondeurs du lac immobile s'élève,
Vague et flottant parmi les pointes des roseaux,
Comme un être tissé de vapeur et de rêve...
— Et l'Ange du Silence apparaît sur les eaux.

Il vient dans la tendresse et la lenteur de l'heure ;
Il passe, et ses yeux clairs versent l'apaisement
Sur la feuille qui tremble et la source qui pleure,
Et même sur l'abîme obscur du cœur aimant.

Même le cœur aimant et qui n'est jamais sage
Cesse de sangloter, lorsque l'ange aux beaux yeux
S'envole, assoupissant l'immense paysage
Dans un grand battement d'ailes mystérieux.

Mais voilà s'assombrir l'heure apaisée et blanche,
L'Ange s'évanouir, et, dans la vaste nuit,
La feuille se reprend à trembler sur sa branche.
Et la source à pleurer sur son flot qui s'enfuit.

Et du cœur qui palpite un long appel s'élance
Vers le lac frémissant où tout à l'heure errait
Le pas consolateur de l'Ange du Silence,
Et que remue un vent âpre comme un regret.

XV

Je quittai donc Ambleside, presque avec tristesse, pour aller à Keswick, — la ville où Southey et Coleridge vécurent longtemps. — La pluie tombait, drue et dure, lorsque je me hissai sur le haut de la voiture qui fait le service entre les deux endroits. La route passe à côté des lacs de Rydal et de Grasmere. Elle contourne la haute montagne d'Helvellyn, rejoint le lac de Thirlmere, puis celui de Derwentwater, auprès duquel est situé Keswick. Il y a bien une façon de coupé fermé dans le corps de l'énorme char à bancs, mais personne ne songe à s'y emprisonner, malgré la persistante cinglée d'eau, qui fait fumer les croupes des cinq chevaux, et enveloppe, de son voile mouvant et glacé, les vallées et les montagnes. Vieillards et jeunes filles prennent place sur des banquettes découvertes, le torse drapé dans le manteau de caoutchouc, les jambes serrées dans le plaid de voyage, et le coup de fouet du vent mouillé avive seulement les couleurs des joues de ces mangeurs de viande rouge. A l'auberge où la voiture fait halte, ils descendent et boivent du lait brûlant coupé de rhum. L'alcool est ici nécessaire au sang comme l'air aux poumons. La voiture roule sur le bord des lacs, dont l'eau, d'un gris de fer, frémit sous la pluie. Une dernière

fois, je regarde le gracieux Rydal, semé d'îles, Grasmere et son église ancienne. Puis c'est une montée continue. Des gorges sauvages se creusent à droite et à gauche, et Thirlmere apparaît, beau lac tout mince entre les montagnes, et qui donne l'impression d'un fleuve. Des vallées se coupent les unes les autres, dénudées et roses de bruyère, ou bien boisées et vertes de feuillage. Voici enfin, du haut d'un col, trembler sous l'ondée les taches lumineuses d'un nouveau lac et se profiler les toits ardoisés d'une petite ville. C'est le Derwentwater et c'est Keswick.

L'après-midi avance. La pluie a cessé. Comment résister au plaisir d'errer dans la petite cité provinciale et le long des rues, dont les maisons à un étage, toutes identiques et rangées avec symétrie les unes à côté des autres, représentent à la fantaisie qui songe une série de mondes juxtaposés, comme ceux où nous introduit Dickens? Qui ne se rappelle, dans *David Copperfield*, les pages consacrées à Yarmouth, et comme chaque intérieur est évoqué avec une infinie minutie de détails ? Un paysage de montagnes se dessine au détour de ces rues de Keswick. Il est quatre heures à peine, mais les nuages se sont épaissis jusqu'à ne laisser flotter dans le ciel qu'une lumière de crépuscule. Des enfants jouent et crient au sortir d'une école. Une impression d'étrange mélancolie se dégage pour moi de ces clameurs d'enfants mêlées à la tombée du jour, — impression qui remonte à des années déjà lointaines, puisque je la

ressentais enfant moi-même, et alors que je jouais avec des camarades de mon âge, bien insouciants les uns et les autres de ce qu'apportaient à nos têtes bouclées les journées à venir, — ces journées déjà en marche vers nous du fond des mystérieux horizons du temps. J'ai dans le souvenir des promenades du dimanche en automne, au collège, durant lesquelles le seul bruit de nos cris de gaieté dans la lumière du soir me paraissait singulier et plus mélancolique encore. C'était en province, et dans une ville du centre de la France. Nous nous arrêtions à une lieue environ de cette vieille ville, — que des montagnes entourent, comme Keswick, de leur cercle dentelé, et le maître nous permettait de nous disperser. Alors aussi c'était environ quatre heures du soir. Les vignes qui se développaient des deux côtés de la route étaient appauvries à cause de la vendange achevée et de l'hiver commençant. Par des après-midi voilés comme cet après-midi anglais, il y avait des approches navrantes du soir, dans le vaste silence de la campagne où montaient nos cris... Mais combien sentaient cela, de mes compagnons d'alors, et combien le sentent, des petits rieurs que je vois se poursuivre, le cartable sur l'épaule et la joie dans les yeux?...

La principale rue de Keswick aboutit à un pont qui franchit une rivière noire, et par delà ce pont s'élève la verdoyante colline de Greta Hill où vieillissait paisiblement Bob Southey, comme l'appelle la dédicace ironique de Don Juan, — auprès

de son beau-frère Samuel Taylor Colerigde. Le poète lauréat que Byron a traité comme l'Apollon de la fable traita Marsyas, a son monument funèbre dans une rustique église du nom de Crosthwaite Church, qui dresse au pied de la colline son clocher surbaissé. Il est représenté couché sur son tombeau avec sa « figure épique », ainsi que le disait, sérieusement cette fois, ce même Byron. Il ajoutait malicieusement que, pour avoir cette figure et ces épaules, il accepterait d'avoir écrit les vers de Southey!

XVI

Dans son ouvrage sur les poètes des lacs, Quincey a remarqué avec beaucoup de justesse qu'une critique superficielle pouvait seule étiqueter du même nom de lakistes deux poètes aussi différents que Wordsworth et Southey, le premier si naturel et simple, si profondément et intimement mêlé aux paysages de son district; l'autre si littéraire, si compliqué, si uniquement dévoué à ses livres et emprisonné dans sa bibliothèque. Toutes les circonstances, d'ailleurs, inclinèrent Southey dans le sens de ce développement artificiel qu'un moraliste de notre époque, l'aimable et subtil Doudan, caractérise avec tant de finesse : «Le littérateur proprement dit est un être singulier; il ne regarde